

LES TEMPS DANS LA MISE EN SCÈNE DU VÉCU

Le récit de vie comme écriture

Henri BOYER

On considérera ici le récit de vie comme un discours narratif autobiographique, c'est-à-dire comme un certain type d'organisation textuelle (1) qui prend comme objet le vécu même du narrateur. Par ailleurs, les textes proposés seront des récits de vie *écrits*, produits pour être publiés soit dans une rubrique de presse (le « Courrier des Lecteurs » d'un quotidien, d'un hebdomadaire), soit dans un recueil de témoignages. Il s'agit donc bien de textes qui, pour être authentiques n'en sont pas moins élaborés en vue d'une diffusion de masse. Le récit de vie oral, produit par exemple en situation d'enquête, me semble de nature quelque peu différente. S'il y a bien, dans les deux cas, une interaction qui, bien que médiatisée dans le récit de vie scriptural, n'en est pas moins structurante, dans ce dernier cas, et quelle que soit par ailleurs la compétence linguistique-textuelle du narrateur, il y a un travail de (re)présentation (2) **spécifique**. Le récit de vie scriptural est une pratique où se manifeste ce que j'ai appelé le **principe d'écriture**.

L'« ordre scriptural » (3) est régi, selon moi, par deux grands principes qui permettent de distinguer deux grands ensembles de pratiques scripturales. Le **principe de scription** concerne les pratiques scripturales fortement codifiées, ritualisées, les textes (« fonctionnels », « utilitaires »...) dans lesquels se manifeste essentiellement l'aspect dénotatif du langage, d'où toute trace de l'acte d'énonciation est proscrite et où seulement un ensemble limité de signes et de fonctionnements linguistiques est mobilisé. (Messages proscriptifs et prescriptifs, écrits administratifs, etc. En ce qui concerne le thème du « vécu », on peut penser au « curriculum vitae »). Le **principe d'écriture** concerne des productions qu'on qualifie souvent de polysémiques, qui mobilisent non pas une infime partie de la langue mais qui, au contraire, jouent avec toutes les possibilités du système, en particulier avec les connotations. A la différence de la **scription**, l'**écriture** n'actualise pas un seul faire, mais plusieurs sortes de

(1) Voir, par exemple : J.-M. Adam, *Le récit*, Paris, PUF (« Que sais-je ? »), 1984 et T.A. Van Dijk, *La ciencia del texto*, Barcelona/Buenos Aires, Ediciones Paidós, 1983 (trad. de *Tekstwetenschap...* Het Spectrum B.V., 1978).

(2) Comme le souligne E. Marc Lipiansky, « Le récit de vie est une tentative du sujet pour construire et donner une image de lui-même [...]. C'est l'effort pour ressaisir son identité à travers les aléas et les avatars de l'existence dans une cohérence qui la rende communicable à autrui. Le récit suppose ainsi un processus de totalisation, à travers lequel l'énonciateur cherche à donner sens et consistance à sa vie. » (E. Marc Lipiansky, « Une quête de l'identité », *Revue des sciences humaines*, 1983 - 3, n° 191, p. 61).

(3) J. Peytard, « Oral et scriptural : deux ordres de situations et de descriptions linguistiques », *Langue française* n° 6, mai 1970.

savoirs et de savoir-faire. L'**écriture** est bien la « *morale de la forme* » (4) : on y lit des pulsions, des conflits, des positions et en définitive l'**acte d'énonciation**. On n'est pas ici dans le domaine de la transparence mais le plus souvent dans celui de l'opacité, de l'ambivalence ou même du jeu. La « littérature » n'est pas bien sûr le seul domaine où se manifeste le **principe d'écriture**, où peut s'instaurer un fonctionnement sémio-linguistique relativement autonome, où peuvent apparaître des distorsions par rapport aux « codes » mis en œuvre simultanément (5). Et le **récit de vie écrit** me paraît à cet égard tout à fait exemplaire.

L'intention de communiquer un vécu, mais aussi la volonté de revendiquer une identité (6) voire de « [tirer] *des événements une leçon de vie* » (7) passent par toute une mise en scène, par un incontournable travail d'**écriture**, par un effort plus ou moins important pour produire un texte conforme à une certaine représentation de la narration écrite. Comme le remarque à juste titre Cl. Abastado, « *l'acte d'écrire intime le souci du bien écrire ; la littérature opère comme un pôle d'attraction* » : c'est à n'en pas douter « *la pratique scolaire [qui] est déterminante : elle fonde les règles d'écriture des récits de vie* » (8). Ce qui ne signifie pas à mon avis que tout récit de vie soit engendré par un modèle d'expression culturelle et ne constitue somme toute qu'une réalisation particulière de ce modèle. Bien au contraire : je poserai comme hypothèse que le récit de vie scriptural, s'il est « *un devoir de « premier de la classe »* » (9), est avant tout une pratique qui relève pleinement du **principe d'écriture** et donc « *des stratégies de conformisation et de difformisation mises à l'œuvre concurremment dans l'écrit* » (10).

Il s'agira, à travers la lecture de quelques productions, d'illustrer cette proposition en s'attachant principalement à l'observation non pas de tous les « *subjectivèmes [qui] génèrent et structurent le récit de vie* » (11) mais seulement d'un élément qui me paraît de toute première importance : l'économie des formes verbales, c'est-à-dire la structuration temporelle, les positions et oppositions des divers temps de la narration dans la successivité discursive.

*
**

L'emploi des temps sera donc considéré ici comme un aspect privilégié de l'énonciation narrative, à l'écrit, donc un aspect privilégié de la **mise en scène**, par un JE – scripteur, de son vécu. Et l'analyse de l'économie des formes verbales ne saurait ignorer les « grilles » proposées par la **linguistique de l'énonciation** et la **linguistique du texte**.

(4) R. Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Ed. du Seuil (Coll. « Points »), 1972, p. 15.

(5) Voir ma contribution à *Anthropologie de l'écriture* (sous la direction de R. Lafont), Paris, Centre Georges Pompidou – CCI, 1984, en particulier P. 147-161 pour ce qui concerne le *principe de scription* et le *principe d'écriture*.

(6) Voir E. Marc Lipiansky, art. cité.

(7) Cl. Abastado, « Raconte ! Raconte... ». Les récits de vies comme objet sémiotique, *Revue des sciences humaines*, 1983 – 3, n° 191, p. 8. Par ailleurs, Cl. Abastado fait observer que « se raconter est [...] un acte illocutoire ; il s'agit moins de retrouver le passé que de faire exister ce qu'on affirme pour se donner une identité. *Narro, ergo sum* » (art. cité, p. 9).

(8) Cl. Abastado, art. cité, P. 11 et 14.

(9) Cl. Abastado, art. cité, P. 14.

(10) Ch. Grivel, « Stratégies pour un lecteur », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 4, Heidelberg, Jahrgang 1980, Heft 2/3, p. 331.

(11) M.F. Chaufrault-Duchet, « L'énonciation et les ruses du sujet », *Revue des sciences humaines*, n° 192, 1983-4, p. 106.

L'opposition, établie par E. Benveniste (12) entre « *énonciation historique* » et « *énonciation de discours* » (**histoire/discours**) a eu le mérite, en son temps, de placer l'approche des oppositions entre temps du passé sur le terrain du discours. Mais les deux « *systèmes* » de Benveniste (qu'on peut schématiser par les deux formules : *passé simple + 3^e personne* et *passé composé + première personne*), s'ils sont souvent bien « *distincts* », sont loin de l'être toujours. Parfois il n'y a pas « *d'usage concurrent* » du passé simple (PS) et du passé composé (PC) : une énonciation en première personne peut fort bien accueillir le PS (et le PC) de la même façon qu'une énonciation en troisième personne peut fort bien utiliser le PC à côté du PS. Dans ces cas-là, il n'y a pas concurrence au niveau des systèmes mais simplement opposition au niveau des formes, à l'intérieur du micro-système que constitue le texte lui-même. C'est ce qui apparaît dans les récits de vie dont il va être question plus loin.

H. Weinrich, quant à lui, a proposé un modèle sensiblement différent de celui de Benveniste (13). Il oppose deux « *attitudes de locution* » : le **commentaire** et le **récit** (le « *monde commenté* » au « *monde raconté* ») qui se répartissent l'emploi des formes temporelles. Il parle de « *temps commentatifs* » et de « *temps narratifs* ». Dans la distribution proposée, le PC (temps « *commentatif* ») et le PS (temps « *narratif* ») s'excluent tout comme chez Benveniste. Cependant, à la différence de ce dernier, qui considérait que l'imparfait était « *communs aux deux plans* » du **discours** et du **récit historique** (14), Weinrich fait de ce même imparfait un temps exclusivement narratif.

Je ne m'attarderai pas ici sur cette distribution à propos de laquelle je pourrais reprendre, en gros, les critiques formulées plus haut. Cependant il faut ajouter que les réserves sont d'autant plus fondées dans le cas du modèle de Weinrich que ce dernier proclame haut et fort son engagement pour la « *linguistique textuelle* » selon laquelle « *les formes temporelles ne sont pas employées isolément* » (15) : elles « *viennent d'abord à nous — et nous reviennent — à travers des textes. C'est là qu'elles dessinent avec d'autres signes, et aussi avec d'autres temps, un complexe de déterminations, un réseau de valeurs textuelles...* » (16). Cette « *donnée de base* » me semble imposer une méthodologie qui fasse du texte le lieu central où se construisent des valeurs relativement originales (un micro-système parfois inédit), déterminées pour l'essentiel par des conditionnements pragmatiques et socio-linguistiques occasionnels (17).

Mais je voudrais surtout exprimer mon désaccord avec l'affirmation un peu rapide selon laquelle « *en employant les temps commentatifs, je fais savoir à mon interlocuteur que le texte mérite de sa part une attention vigilante* [Gespanntheit]. *Par les temps du récit, au contraire, je l'avertis qu'une autre écoute plus détachée* [Entspanntheit] *est possible* » (18). Cette opposition entre « *tension* » et « *détente* » ne me paraît pas recouvrir l'opposition de deux **stratégies discursives** : il s'agit beaucoup plus d'une exigence de toute communication.

(12) Dans « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

(13) H. Weinrich, *Le temps*, Paris, Ed. du Seuil, 1973, p. 25-65 (Trad. de *Tempus*, Verlag W. Kohlhammer GmbH, Stuttgart, 1964).

(14) E. Benveniste, art. cité, p. 243.

(15) H. Weinrich, *ouvr. cité*, p. 259.

(16) H. Weinrich, *ouvr. cité*, p. 13.

(17) Certes, il ne faut pas sous-estimer le poids de la *norme*, c'est-à-dire des habitudes linguistiques de la collectivité, mais l'autonomie de la parole, *donc du texte*, est à prendre très au sérieux si on refuse les impasses d'une linguistique — « *structurale* » — de la phrase.

(18) H. Weinrich, *ouvr. cité*, p. 30.

Par ailleurs, l'opposition **commentaire / récit**, tout comme l'opposition **discours / récit** repose sur une distribution des formes qui est loin d'être généralisée (19). Il est tout à fait préjudiciable à l'analyse linguistique des discours de construire une dichotomie d'attitudes sur des ensembles de formes aussi exclusifs. C'est paradoxalement tourner le dos à la préoccupation pragmatique, fondamentale, à mon sens, pour toute linguistique textuelle.

De ce point de vue, les récits de vie reproduits ci-dessous illustrent bien la possibilité d'une cohabitation, dans l'état de langue actuel et même dans un texte non littéraire, du PS et du PC. Ces textes, **qui ont été écrits pour être publiés** montrent également que l'opposition **tension/détachement**, telle qu'elle est formulée par Weinrich, est discutable. Comme ils montrent bien les limites de la systématisation de Benveniste. Je propose simplement de lire les deux récits suivants non comme les produits d'un prêt-à-écrire mais comme deux productions scripturales originales, construisant des systèmes textuels de formes relativement autonomes et inédits.

*
**

Texte 1 (20)

On peut devenir non violent comme on devient religieux, bonne sœur ou conjoint anonyme : par peur !

Ma mère m'aimait. Elle était névrosée, envahissante et bourrée de traditions bourgeoises. Son « amour » m'inonda, m'accompagna dans mes moindres déplacements, et gagna même ma pensée : il me névrosa. C'était une mère modèle, exemplaire, omniprésente. Elle voulait un enfant modèle, exemplaire : elle l'obtint à coup de chantage à l'amour, à la sagesse, à l'obéissance.

Tout petit, quand je n'étais « pas sage », quand mon agressivité vagabondait et jouissait, pour me faire revenir dans « le droit chemin », elle me boudait, refusait son affection et créait en moi l'insécurité affective. Et j'ai pris l'habitude d'avoir peur de ce manque d'affection maternelle, et j'ai pris l'habitude de ne plus oser ; j'ai refoulé mon agressivité ; j'étais devenu sage. Le dressage était terminé, il fallait le cultiver. A l'école, j'étais docile, donc studieux, bon élève et évidemment bien classé. J'ai trouvé là ma seconde défense : la réussite scolaire. Ma mère renchérit : elle me vanta, me fit croire à mon intelligence et s'installa bien gentiment en moi, jour après jour, un préjugé de supériorité.

En grandissant, les mécanismes s'amplifièrent ; j'ai cru que j'étais supérieur, j'ai cru aussi que si j'osais... je ne découvrirais que l'insécurité affective et la solitude... Et je voyais les autres qui osaient et les enviais. Un complexe d'infériorité se construisit, la peur de l'échec s'installa, et tranquillement me castra. Les peurs cernaient mes structures et mes frustrations. Je croyais être libre, mais j'étais incapable de prendre ma décision.

La non violence, rencontrée au hasard d'un chemin, me plut, car je croyais y trouver la réponse à mes « questions-problèmes » et y gagner une sécurité idéologique. Mon agressivité refoulée fit bon ménage avec ce que je croyais être une non-agressivité. Mon complexe d'infériorité, ma peur du « qu'en dira-t-on ? » firent bon ménage avec les « moyens nobles » et « non-condamnables »

(19) On sait que pour Weinrich le PC, le présent et le futur sont des « temps commentatifs » tandis que le plus-que-parfait, le passé antérieur, l'imparfait, le passé simple et le conditionnel sont des « temps narratifs ». Pour Benveniste l'« énonciation historique » ne peut accueillir que le PS (et le passé antérieur), l'imparfait (et le plus-que-parfait) et le « prospectif » (« temps périphrastique substitut de futur »), alors que l'« énonciation de discours » peut accueillir tous les temps de l'indicatif, sauf le PS et le passé antérieur. (Weinrich, *Le Temps* et E. Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français », déjà cités).

(20) Emprunté au courrier des lecteurs de *La Gueule ouverte* n° 124, 22 déc. 1976. Ce texte n'était pas signé.

de la stratégie non violente. Mon préjugé de supériorité s'évala : j'étais un militant pas comme les autres ; j'étais respectable, bien pensant, « cohérent ».

Aujourd'hui, bousculé, arraché à mes attachements, les doutes ont perturbé mes structures psychologiques. Mon agressivité renaissant de ses cendres trouve un merveilleux champ d'application dans la stratégie non-violente où elle peut s'exercer en toute liberté. Je m'entraîne à ne plus avoir peur en brisant mes habitudes, mes conditionnements qui me faisaient pressentir l'échec. Mon préjugé de supériorité commence à s'effriter quand je vois mes difficultés à être libre, heureux et militant. Et parfois j'ai bien envie de désobéir à la « non-violence classique » ; je n'ai plus peur.

Texte 2 (21)

Je suis née à Oyonnax, le 16 janvier 1905. A cette époque, c'était la capitale du celluloïd, aujourd'hui, c'est celle du plastique. Mes parents étaient Bressans. Avant de venir à Oyonnax, ils avaient une boucherie à Bourg-en-Bresse. Dans leur nouvelle cité, ils créèrent un hôtel-restaurant. Ils avaient été élevés à la campagne, c'était des familles d'honnêtes gens, la branche maternelle avait été plus bourgeoise. J'ai un meilleur souvenir de ma mère. Nous étions sept enfants. Elle nous a tout donné. Sa vie a été une lutte perpétuelle, beaucoup de chagrins, de désillusions, deux enfants morts en bas-âge, deux autres à la guerre de 1914. Enfant, je n'ai guère connu les joies familiales, car elle était dépassée par le travail incessant qu'elle devait fournir. Levée à 3 heures du matin, couchée tard, elle n'a pas résisté. Elle est morte à 53 ans. Lorsque le docteur la vit, il dit qu'il n'avait jamais vu un corps si usé et en était vraiment surpris.

Je me suis mariée en 1922, j'avais 17 ans et demi, ma mère est morte trois mois après notre mariage. Mon mari est artiste, violoncelliste, excellent musicien. Lui aussi avait dès l'enfance connu les vicissitudes de la vie. A 4 ans, il vit l'appartement de ses parents complètement détruit par la folie des masses lancées en furie contre tout ce qui était italien à cause de l'assassinat de Sadi Carnot par Caserio. Mon mari, engagé volontaire en 1914, fut versé à la Légion étrangère ; ce régiment dit d'élite, est un vrai régiment de hors-la-loi. Il avait été marié une première fois, sa femme est morte en 1917 de la grippe espagnole. Rentré à Lyon, il a fallu reprendre goût à la vie et la musique seule lui a apporté cette espérance. Notre mariage ne fut pas tellement une réussite avec deux caractères opposés. Treize ans et demi de différence d'âge, lui connaissait la vie mieux que moi, j'étais la petite oie blanche et je croyais tout savoir. Personne pour me guider et je dois dire que ma mère m'a toujours manqué. Nous avons eu un petit garçon en 1925. Mon mari avait du travail. Moi-même, je travaillais lorsque vint la récession en 1929. Suppression des orchestres dans les cinémas, les brasseries... à cause des films parlants. Nombre de musiciens connurent le chômage, la misère. Nous étions de ceux-là. Nous avions de la famille à Paris, il nous fut conseillé de prendre un commerce, et nous voilà partis à l'aventure.

Nous avons pris à crédit un restaurant ouvrier à Puteaux. Mais avec la crise qui sévissait, les usines ne travaillaient plus qu'un jour par semaine. Ce fut, bien entendu, la catastrophe. Nous n'avions pas encore touché le fond du désespoir. Notre fils meurt, victime d'un accident, le 13 août 1932, en même temps que la sœur de mon mari. Mon beau-père meurt subitement du choc de cette tragédie. Inutile de vous dire ce que nous avons souffert ; cette souffrance est toujours aussi vive malgré les apparences trompeuses.

Cahin-caha nous continuons à vivre de cette affaire jusqu'en 1934. Nous avons enfin vendu et il ne nous restait que les yeux pour pleurer. Nous avons un ami violoncelliste chez lequel nous avons pu mettre nos meubles. Nous avons loué un meublé et sommes partis à la recherche d'un emploi. Tous les hommes et toutes les femmes qui ont vécu ces années de chômage, de misère de 1930 à

(21) Emprunté à l'ouvrage de J. Arbois et J. Schidlow : *La vraie vie des français*, Paris, Ed. du Seuil, 1978, p. 113-116. Signé : Mme I.B., Cannes.

1935, ne peuvent les oublier. Un film fait par le parti communiste, *Le Temps des Cerises*, reflétait bien la situation. Nous attendions avec impatience la sortie des journaux du soir pour connaître les offres d'emploi, mais quand nous nous présentions, les places étaient déjà prises...

Enfin, j'ai pu trouver une place. Mon mari allait tous les jours se renseigner au fameux café de Montmartre où les artistes se réunissaient pour essayer d'avoir du travail. Comme il n'était pas parisien, pas connu, les jours s'écoulaient bien tristement pour lui. Nous tenions quand même le coup malgré un salaire peu élevé. A cette époque, il y avait des côtelettes à partir de 0,90 F. pièce. On voyait le jour à travers.

Mon mari, n'ayant rien trouvé à Paris comme travail, décide d'aller à Lyon où il était connu. En effet, il y trouve dans un orchestre un emploi de violoncelliste. Tout heureux, il m'écrit de venir le rejoindre. Il avait trouvé deux pièces minables. Je donne ma démission et j'arrive à Lyon. Hélas ! ce havre de paix ne devait pas durer. Deux jours après mon arrivée, mon mari tombe gravement malade. Il est hospitalisé et y reste deux mois pour une pleurésie gangréneuse due au froid et à la sous-alimentation. La solidarité a joué, les musiciens de l'orchestre dont il faisait partie se cotisaient pour me donner une partie de ses semaines, une quête fut même faite à l'Opéra.

Je n'avais pas de travail, j'étais en subsistance chez l'un, chez l'autre.

Un ami de mon mari, connu à la légion étrangère, qui habitait Mougins dans les Alpes-Maritimes, le fit venir pour sa convalescence. Là fut prise la décision de quitter Lyon et d'habiter chez lui en attendant que mon mari se remette de sa grave maladie. Nous y sommes restés un an ; mon mari retrouva la santé grâce à l'air pur et surtout à la générosité de cet ami qui était Juif et d'une très grande bonté.

Mais nous ne pouvions vivre ainsi plus longtemps, et je tente un essai de travail de comptable à Fréjus-Plage, dans une fabrique de pâtes. Comme cet essai est concluant, nous nous installons à Saint-Raphaël. C'était en 1936. Pour mon mari, à la recherche d'un travail, c'était à nouveau la course à l'échalotte. Nous avons fait la connaissance d'une famille lyonnaise qui nous apportait beaucoup de réconfort. Nos pérégrinations prenaient même un aspect humoristique. Mais à Noël 1936, je mangiai des coquillages qui me furent néfastes. J'eus la typhoïde et je passai deux mois et demi à l'hôpital. Mon mari était épouvanté lorsque mon patron eut l'idée de le prendre à ma place. Il s'adapte parfaitement et je pouvais lui donner certains conseils lorsqu'il venait me voir. C'était tout de même un rayon de soleil. Je suis sortie de l'hôpital avec un certain contentement. Je pensais me reposer une huitaine de jours avant de travailler. Lorsque j'entendis tout à coup une sirène, j'eus comme un pressentiment : la fabrique de pâtes brûlait. Nous nous rendîmes à Fréjus-Plage où nous ne pûmes que constater le désastre. Une partie de la comptabilité avait été détruite. Rentrant chez nous, nous fûmes pris d'un rire démentiel.

Mes patrons n'étaient pas hommes à se laisser abattre. Mon mari et moi rangeâmes des papiers pendant une vingtaine de jours et étions nourris. Ensuite, je fis le travail seule, à mi-temps, ce qui m'était payé 550 F par mois. Mon mari avait l'espoir de faire partie de l'orchestre municipal de Saint-Raphaël pendant la saison d'été. Au bout de quatre mois, la fabrique redémarrait.

J'ai pu, grâce à la générosité de ma sœur, aller à l'exposition internationale de 1937. Le coût du chemin de fer aller et retour était de 225 F. Mon mari commença à s'occuper de la chorale mixte de Saint-Raphaël, avec un très grand succès. Il n'était pas payé pour ce travail, mais voyant les résultats, il le faisait volontiers. Nous respirions, sans avoir de l'argent à gogo. Nous mangions. Pour ma part, j'ai collecté pour l'Espagne républicaine ; il fallait du lait pour les enfants. Le drame qui se passait si près ne pouvait nous laisser insensibles. Les années passent vite lorsqu'un peu de tranquillité vous est échue.

Arrive 1940, la guerre et toutes ses horreurs. Mon mari est mobilisé trois mois. Nous avons vécu comme tous les Français dans l'angoisse. Nous avons été résistants, des résistants anonymes. A quoi servent les honneurs ?

Février 1941, je quitte la fabrique de pâtes de Fréjus-Plage et rentre chez un notaire de Saint-Raphaël. J'y suis restée cinq ans. Mon mari, malgré l'occupation, fait un peu de musique. Il travaille à la mairie de Saint-Raphaël. Ensuite, pendant treize ans, j'ai fait la navette entre Saint-Raphaël et Cannes où j'avais trouvé du travail dans une autre étude. Nous nous sommes installés à Cannes en 1958, et y sommes toujours.

En 1962, mon mari fit un infarctus. Il avait 72 ans, et s'est arrêté de travailler. De mon côté, j'ai pris ma retraite en 1964 ; j'avais 60 ans.

Les ennuis, même pendant la retraite n'ont pas manqué. En décembre 1969, j'ai été assez malade. En novembre 1970, je suis renversée par une moto Honda 250, sur un passage protégé. Je me retrouve à nouveau à l'hôpital car une cheville est cassée. Par une chance inespérée, je marche sans boîter, mais souffre tout de même des séquelles de cet accident. En 1974, mon mari est opéré de la cataracte avec complications, embolie, orchite, et tout et tout. Compte tenu de son âge (il aura bientôt 87 ans), cela prend de l'importance. Je vis souvent dans l'inquiétude, j'ai tout de même 73 ans, nous sommes seuls, la famille est éloignée. Nous avons tout de même un bon moral, et nous aimons la vie. Si nous avons connu le pire, nous avons découvert que la vie est la vie et qu'il fallait toujours voir le beau et le bien. Chacun a sa chance et elle vient à tout âge.

*
*
*

Première observation : les deux récits montrent bien que l'écrit actuel est susceptible (malgré la force de la tendance observée par Benveniste) d'exploiter l'opposition PS/PC à l'intérieur du même discours assumé par un JE.

Je ne m'attarderai pas sur l'utilisation, dans un même texte, des deux valeurs du PC, mises en évidence par Benveniste : la valeur de base, **aspectuelle** (le PC est une « forme de parfait »), un accompli au même titre que le plus-que-parfait ou le passé antérieur) et la valeur dérivée, pourrait-on dire, **temporelle** (le PC s'est trouvé, sur l'axe des « formes temporelles »), en concurrence avec les formes simples : présent, imparfait et... passé simple (22). Il convient cependant de remarquer que :

– dans le **texte 1** le dernier PC (« les doutes ont perturbé ») est rattaché explicitement au présent du scripteur (« Aujourd'hui ») : il s'agit bien d'un « parfait de présent », d'une forme d'**accompli**. Il n'est nullement en opposition avec un autre temps du passé.

– dans le **texte 2**, il en va de même pour les deux derniers PC (« nous avons connu », « nous avons découvert ») utilisés après une série de formes au présent qui renvoient au moment de l'écriture (« cela prend », « je vis »)... « nous aimons »).

Mais ce qui est tout à fait intéressant dans les deux textes, c'est essentiellement l'utilisation du PC à valeur temporelle en concurrence avec le PS, dans le **texte 1**, et avec le PS et le présent dit « historique » dans le **texte 2**. Et il ne convient pas seulement de souligner les écarts par rapport au modèle décrit par Benveniste, il convient surtout de s'interroger sur la cohérence de

(22) E. Benveniste, « Les relations de temps... », p. 245-249. Pour une discussion, d'un point de vue diachronique, des hypothèses de Benveniste, voir H. Boyer, « L'opposition passé simple/passé composé dans le système verbal de la langue française. Un regard diachronique sur l'écrit », *Le français moderne*, avril 1979, n° 2.

l'emploi de ces temps, sur leur économie textuelle. Car la tentation de l'appréciation d'incohérence, du jugement de non-conformité grammaticale ne résiste pas à une lecture quelque peu scrupuleuse. Ce qui ne signifie nullement que la distribution des formes temporelles est l'œuvre d'une stratégie parfaitement maîtrisée : ce serait faire le pari peu raisonnable d'un travail d'**écriture** parfaitement lucide et efficace et de la transparence textuelle. Le pari raisonnable consiste plutôt, à mon avis, à considérer l'imbrication et le jeu des formes comme une résultante, à bien des égards inédite, de la structuration d'un vécu. Et il me semble que la notion qui peut le mieux contribuer à l'intelligence de cette imbrication et de ce jeu des formes est la notion de « *mise en relief* ».

Cette expression est utilisée par Weinrich pour désigner « **la seule et unique fonction de l'opposition entre Imparfait et Passé simple dans le monde raconté** » (23). Pour lui, « *l'Imparfait est dans le récit le temps de l'arrière-plan, le Passé simple le temps du premier plan* » (24). Il n'est pas douteux que l'opposition Imparfait/PS serve à exprimer une différence de plan et plus précisément que le PS « *marque un fait de premier plan* » comme l'observait Imbs (25). L'imparfait exprime bien le « *continu* » qui « *n'a de soi ni commencement ni fin* » (26). Mais cette valeur fondamentale de l'Imparfait (arrière-plan) ne s'oppose pas seulement (si l'on accepte pas la répartition stricte de Weinrich entre **temps commentatifs** et **temps narratifs**) au PS mais également au PC (à valeur temporelle) et même au présent dit « *historique* » comme c'est le cas dans le **texte 2**.

Il y a donc dans les récits de vie proposés une **mise en relief complexe**. Dans le **texte 1** cette **mise en relief complexe** repose sur l'alternance oppositive du PS (« *inonda* », « *accompagna* », « *gagna* », « *névrosa* »...), et du PC à valeur temporelle (« *ai pris* », « *ai refoulé* », « *ai trouvé* », « *ai cru* »...). Ces temps renvoient à une période révolue, l'enfance et l'adolescence (« *Tout petit* », « *En grandissant* »), en discontinuité avec le présent (« *Aujourd'hui* »). Cette représentation d'un vécu problématique se fait à travers une mise en perspective à l'intérieur même de ce que Weinrich appelle le « *premier plan* ». Le PS est en effet exclusivement associé à la troisième personne, au « *délocuté* » (27) : « *son amour m'inonda, m'accompagna...* » ; « *ma mère renchérit : elle me vanta, me fit croire...* » ; « *s'installa un préjudice de supériorité* » ; etc. ; tandis que le PC est associé à la personne du narrateur, au JE : « *j'ai pris* », « *j'ai refoulé* », « *j'ai trouvé* », etc.

A l'opposition **arrière-plan/premier plan** s'ajoute ici une opposition entre **moi** et **non-moi** : on est en présence d'une mise en scène fort narcissique dont se délecte, semble-t-il, le scripteur. Nul doute que d'autres approches conduiraient à des observations fort intéressantes sur cette mise en scène... Mais c'est dans le **texte 2**, que la **mise en relief** est particulièrement complexe, et même sophistiquée. Elle oppose, bien entendu, un arrière-plan (de base) à l'imparfait et au plus-que-parfait à une alternance de plans rapprochés. J'en proposerai une lecture.

(23) H. Weinrich, *Le temps*, p. 117. Voir également : J.-M. Adam, « « La mise en relief » dans le discours narratif », *Le français moderne*, octobre 1976, n° 4 et « Langue de texte (Imparfait/Passé simple) », *Pratiques*, n° 10, juin 1976.

(24) H. Weinrich, *ouvr. cité*, p. 115.

(25) P. Imbs, *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*, Paris, Klincksieck, 1960, p. 91.

(26) P. Imbs, *ouvr. cité*, p. 90.

(27) Ce terme est utilisé par A. Joly : A. Joly, « Sur le système de la personne », *Revue des langues romanes*, LXXX, 1973, p. 9.

Ici l'opposition du PS, du PC (à valeur temporelle) et du présent (« historique ») se fait à l'intérieur de deux « systèmes » (28) étroitement imbriqués dans le récit. Dans le « système » des personnages, lorsque le discours narratif traite plutôt de la matière actantielle, c'est l'opposition proximité/distance qui commande l'emploi des temps. La proximité serait un privilège rare : celui de la mère (et bien entendu, du propre personnage du scripteur), traitée en PC, alors que tous les autres personnages sont traités en PS. Ce qui apparaît clairement au début du texte, où il est précisément question de la mère : « Sa vie a été une lutte perpétuelle [...]. Levée à 3 heures du matin, couchée tard, elle n'a pas résisté. Elle est morte à 53 ans ».

Il n'en va pas de même, non seulement des autres, mais aussi du mari et on pourrait considérer les énoncés suivants comme une sorte d'argumentation de la différence de comportement narratif à l'égard de ce personnage et à l'égard de la mère :

« Notre mariage ne fut pas tellement une réussite avec des caractères opposés. Treize ans et demi de différence d'âge, lui connaissait la vie mieux que moi, j'étais la petite oie blanche et je croyais tout savoir. Personne pour me guider et je dois dire que ma mère m'a toujours manqué. »...

Le « système » des événements, quant à lui, semble reposer sur une gradation de la dramatisation. A un degré zéro de dramatisation, un second plan pour ainsi dire (au PC), s'opposerait un premier plan (au PS), celui d'une focalisation sur l'événement, d'une représentation tragique ou simplement pathétique du vécu (un degré supérieur d'emphase narrative).

On peut trouver l'illustration de cette utilisation « hiérarchique » des deux temps à propos des péripéties de la narration, dans les séquences où il est question de deux événements particulièrement graves et spectaculaires, la typhoïde et l'incendie de la fabrique. On a alors recours au PS : « ... à Noël 1936, je mangeai des coquillages qui me furent néfastes. J'eus la typhoïde »... ; « Je pensai me reposer une huitaine de jours avant de travailler. Lorsque j'entendis tout à coup une sirène, j'eus comme un pressentiment : la fabrique de pâtes brûlait »... Entre les deux événements, dans l'intermède pourrait-on dire, pour le 2^e plan, c'est le PC qui est employé : « Je suis sortie de l'hôpital avec un certain contentement ». De même, après des crises aussi graves, un événement même intéressant comme la visite de l'Exposition Universelle de 1937 ne semble pas justifier un traitement privilégié : « J'ai pu grâce à la générosité de ma sœur, aller à l'exposition internationale de 1937 ».

Mais les deux « systèmes » ne sont pas indépendants, coupés l'un de l'autre, ils interfèrent. Et nous en avons précisément un bon exemple dans le traitement de la « pleurésie gangréneuse » du mari : au Présent, qui ne peut se rattacher, si l'on suit notre construction, ni au « système » des personnages ni à celui des événements. L'hypothèse la plus conséquente, consiste à considérer que, si l'on est ici plutôt sur l'axe événementiel, il s'agit d'un personnage bien particulier, dont le traitement dans le système des personnages s'étend sur tout le discours narratif : la maladie (pourtant aussi longue que celle de l'auteur elle-même) ne peut pas être traitée au PC, s'agissant d'un événement, mais elle ne semble pas, malgré son caractère grave, justifier le recours au tout premier plan, au PS. Il faut bien considérer alors que le présent est une sorte de compromis entre les deux « systèmes » d'affectation des formes temporelles dans

(28) J'utilise cette dénomination faute de mieux

le texte. Le Présent est ici, en quelque sorte, un stade intermédiaire entre le 2^e plan et le 1^{er} plan, du point de vue de la dramatisation. Dit autrement, le présent représenterait la neutralisation des deux fonctionnements concurrentiels (personnages/événements) (29).

Quant au traitement au Présent (« historique ») de la mort du fils (« notre fils meurt ») et de celle du beau-père (« mon beau-père meurt ») il y a sûrement là aussi compromis mais de nature un peu différente : les personnages morts, même proches sont sortis du vécu raconté.

Cette analyse de l'emploi des formes verbales n'est certes qu'une **construction**, donc tout à fait discutable. Cependant, ce qui me paraît incontestable, c'est le fait que le texte dont il vient d'être question mobilise tous les temps dont la langue dispose pour structurer un vécu afin de mettre en jeu deux échelles de valeurs, par la mise en relief, et donc aussi par des effacements, des neutralisations...

Certes, ma lecture est globalisante et certaines formes peuvent échapper à la mise en ordre proposée. Cela n'est pas surprenant : même si on parle de **programme textuel**, on ne saurait oublier qu'il y a là une désignation largement métaphorique... Ce qui est intéressant, c'est le degré de cohérence de ce « *programme* ». Et il me semble qu'il y a dans cette façon complexe de mettre du relief dans le récit de vie écrit comme une sorte d'**évaluation** (au sens que donne W. Labov à ce mot) : il s'agit bien pour le narrateur-scripteur de signaler ce qui, selon lui, n'est pas commun, inintéressant, quotidien... mais bien au contraire spectaculaire, dramatique... (30). La diversité des formes temporelles de passé en français, qui sont encore manifestement, largement disponibles, permet au scripteur de dépasser le cadre quelque peu étroit de l'opposition entre deux plans (**arrière plan/premier plan**) et de donner de son vécu une représentation complexe : la mise en relief est bien un instrument de « transformation du vécu » (31) et un aspect sûrement essentiel de l'**écriture** du récit de vie.

*
**

Mais cette possibilité de la langue dont la connaissance est toujours actuelle, si elle est, d'un point de vue pragmatique, une richesse, peut être aussi un instrument difficile à maîtriser pour un certain nombre de narrateurs-scripteurs, plus ou moins occasionnels, du reste. Et l'écueil réside sûrement dans les insuffisances du savoir-faire à l'œuvre dans le texte autobiographique. C'est-à-dire dans une représentation superficielle, lacunaire, des virtualités de la langue en matière de temps de la narration. D'où l'apparition de ce que j'appellerai provisoirement une **dérive symbolique** de l'emploi des formes verbales dans le récit de vie écrit : la présence conjointe du PS et du PC peut donner parfois l'impression qu'on vise une mise en relief complexe alors qu'en fin de compte la distribution de ces temps n'a apparemment aucune pertinence textuelle.

(29) Toujours à propos du mari, on observera que l'arrêt de sa vie active est évoqué au PC : « En 1962, mon mari fit un infarctus. Il avait 72 ans, et s'est arrêté de travailler. »

(30) Comme le note W. Labov, « L'écart, en matière de simplicité syntaxique de la narration a toujours pour conséquence d'ajouter de la force à l'évaluation. ») W. Labov, *Le parler ordinaire. 1. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Ed. de Minuit, 1978, p. 316). Il observe par ailleurs que « les adultes ont [...] appris à utiliser des procédés linguistiques complexes afin d'évaluer leur propre comportement en même temps qu'ils le rapportent... » (Labov, *ouvr. cité*, p. 335).

(31) L'expression est de Labov (Cf. le titre du chapitre 9, 3^e partie, de l'*ouvrage cité* : « La transformation du vécu à travers la syntaxe narrative ».)

C'est bien le cas, à mon sens, dans le texte suivant où l'alternance du PS et du PC ne semble participer que formellement à la mise en scène du vécu, avec comme seul effet produit celui de faire « récit écrit ». Comme s'il s'agissait d'une sorte de contrainte à laquelle on croit qu'il peut être gratifiant d'obéir.

Il y a quelque chose dans ce discours écrit qui n'est pas sans rappeler certains phénomènes d'hypercorrection entraînant des incohérences, sur le plan de la phrase :

Texte 3 (32)

Je suis né en 1951, dans une famille modeste ; mon père était ouvrier, ma mère, d'origine paysanne, avait dû aller travailler en usine. Puis, quand elle fut trop usée pour cela, elle se mit à faire des ménages. De mon enfance, je me souviens de peu de choses. Six années de lycée ont essayé d'effacer douze années de misère. Tout ce dont je me souviens, c'est des tournées qu'on faisait chez les gens bien et des habits qu'ils nous donnaient. Mon père, en effet, ne savait pas tenir sa langue au boulot et se retrouvait assez fréquemment au chômage...

Il paraît qu'on mangeait alors parfois de la soupe aux herbes, et que chaque fois, une épidémie frappait tous les chats du quartier car ils disparaissaient les uns après les autres, sans cris. Naturellement, on mangeait mal, bien que ma mère se tuait à arranger au mieux les plats : quand il n'y a que de l'herbe à bouffer, les variations ne sont guère possibles. Quand on avait un bout de viande (je me souviens encore du prix - 3 F. - et de la taille : à peu près les trois quarts de celui que je bouffe actuellement quotidiennement), il devait être partagé en cinq : les quatre enfants et le père.

Ma mère, elle, disait que « ça lui faisait mal »... Les pires batailles qu'on eut entre frères et sœurs, ce fut autour de ce sale bout de viande de seconde catégorie ; impossible de décrire les regards qu'on se jetait pendant le découpage. Si par malheur, l'un de nous en avait 2 millimètres de plus que l'autre, c'était la bataille... C'est à cette époque que se situe pour moi l'histoire de l'« orange ».

Évidemment, on ne nous a jamais menacés de nous priver de dessert, vu que pendant huit ans, on a ignoré ce que c'était. Mais parfois, pour améliorer « l'ordinaire », j'allais à l'épicerie du coin et je ramassais dans les ruisseaux, les fruits pourris ou abîmés que les commerçants jetaient. Une fois, je n'ai pu tenir : parmi les fruits abîmés trônait une magnifique orange. J'eus beau affirmer que cette orange était bel et bien dans le ruisseau, ma mère n'hésita pas une seconde. Elle me remit l'orange à la main : « Rapporte-la et excuse-toi ». Je pleurais, je bataillais, rien n'y fit... Il me fallut rapporter l'orange à l'épicier qui en fut stupéfait. Ensuite, de temps en temps, c'était lui-même ou sa femme qui ajoutait quelques beaux fruits à ma récolte. Mais de ce jour-là à aujourd'hui, je n'ai plus jamais volé... L'image de cette scène me poursuit encore maintenant et me fait vomir quand je lis le nom de Lipsky-La Garantie Foncière, La Villette, ou tout simplement Boussac ou les frères Willot. Vous les pourris, les bourgeois, auriez-vous eu la force, le courage de renvoyer votre fils avec son orange dans la main alors qu'il en avait tant besoin ?

Quelques années plus tard, au lycée, je me désolais d'être si malingre, si maigre et maudissais le « sort » qui m'avait créé ainsi. Et puis, des années après, je ne me suis plus désolé, je n'ai plus attribué ma maigreur « au sort ». Gens qui admirez tant les beaux torsos musclés, ne riez plus de ces fils d'ouvriers qui ont le torse maigre et les côtes apparentes ! C'est le résultat d'une histoire que vous ne connaissez pas. Il faut que je vous parle à présent de mes parents car l'éducation que j'ai reçue d'eux explique pourquoi je suis devenu militant. Mon père était un drôle de bonhomme : c'était un vantard ; il avait fait la légion et racontait

(32) Texte publié dans le courrier des lecteurs du quotidien *Libération* (26-27 juin 1973) et repris dans *La vie tu parles*, Paris, P.O.L. éditeur, 1983, p. 25-27. (signé : Richard).

toutes sortes d'histoires mirobolantes ; c'était aussi un ivrogne : tant qu'il en eut la force, il rentra saoul à la maison un jour sur deux.

Et pourtant, il n'y a pas d'être que j'idolâtre plus que lui sur toute la terre, si ce n'est ma mère ; il faut dire que le fait qu'il ne m'ait jamais filé une claque durant toute mon enfance explique peut-être ce respect. Ainsi que la phrase qu'il me sortit un jour : « Aujourd'hui, tu as sept ans. Tu es donc un homme ; tu peux donc sortir et rentrer à l'heure que tu voudras. Je ne te demande qu'une chose : même pas une heure pour rentrer, non ! Je te demande simplement de rentrer !... Aujourd'hui ou demain. »

Et pendant que mes copains, fils du conseiller communiste rentraient à 7 heures, je continuais à 8 ans à jouer au foot tout seul jusqu'à minuit dans une cour d'école déserte... « Liberté », j'ai su ce que ce mot-là voulait dire... « Oppression parentale », je ne l'ai découvert qu'à travers les problèmes des copains...

Voilà donc quel était le bonhomme : vantard, ivrogne, mais si respectueux de ses enfants, si gueulard aussi et toujours prêt à emboucher le clairon de la grève. Si bien que ma mère dut vendre les quelques terres qui lui restaient au pays. Je crois qu'il fut, à cause de cela, plus longtemps au chômage qu'au travail. Les fils comptaient certes, mais la dignité de ses frères au travail passait avant tout. Il avait été communiste du temps où... et ce ne fut pas sans une sacrée émotion que je le vis sur la fin de ses jours, à 75 ans, devenir maoïste et s'en aller le petit livre rouge à la main « endoctriner » les vieux retraités du quartier... Il peignait aussi, ce qui explique que je peins aussi. Et bien des repas furent payés par ces tableaux à la gouache qu'il vendait quelques francs.

Mon père était Belge. Je ne parlerai pas de ce qu'ils lui ont fait subir à la légion en Afrique... Il ne voulait pas en parler lui-même d'ailleurs. Et pourtant durant des années ma mère et lui firent des papiers pour les travailleurs immigrés des bidonvilles à côté. Gratuitement, est-il besoin de préciser ? Son meilleur copain était un Noir, « Bales ». Le jour où celui-ci mourut, il légua à mon père une assiette jaune. Mais à cette époque, je commençais déjà à être « instruit » ; j'étais, après mes deux sœurs et mon frère, l'élément le plus « intelligent » de tout le quartier. Aussi le jour où il me versa de la soupe dans cette assiette, je refusais avec horreur de la toucher : « l'assiette d'un nègre ! ». Je crois que c'est la seule fois où mon père m'engueula si fort.

Pourtant, cinq ans plus tôt, j'allais à l'école communale avec mes copains arabes. Je jouais avec eux, et les invitais souvent à la maison, heureux de leur offrir des illustrés ; un petit Noir était mon meilleur copain... Au bout de trois ans de lycée, je ne connaissais plus aucun jeune du quartier, immigré ou non, je les méprisais et eux me tombaient dessus chaque fois qu'ils le pouvaient : ceux qui avaient été mes meilleurs amis. Quelle douceur j'ai éprouvé quand j'ai quitté, après trois ans, le lycée et leur saloperie de mentalité, et renoué amitié avec ces jeunes. Et comme ils surent me redonner leur amitié quand ils me virent ouvrier, comme eux.

A l'évidence, il y a là une utilisation assez fantaisiste de l'alternance du PS et du PC. Car si on observe bien des velléités stylistiques dans ce récit, on conviendra qu'il n'est pas aisé de trouver une justification satisfaisante à l'emploi des temps pour le « premier plan ». Le PS semble privilégié (il est associé aussi bien à la première qu'à la troisième personne) : mais, à quoi correspondent les apparitions du PC ? Bien qu'associé le plus souvent au JE, ce temps l'est aussi à la troisième personne : « six années ont essayé d'effacer... », « on ne nous a jamais menacés », « on a ignoré... ». Par ailleurs le « on », sans trop de raison apparente, est associé aussi bien au PS (« Les pires batailles qu'on eut entre frères et sœurs... ») qu'au PC (« ... pendant huit ans on a ignoré ce que c'était... »).

Il y a bien dans ce texte un pseudo-fait d'**écriture**, une sorte de ratage dans la mise en œuvre de la compétence sémiolinguistique du narrateur ou tout simplement la manifestation d'une lacune dans cette même compétence. La cohabitation du PS et du PC dans la même unité de discours est certainement ressentie comme le signe de reconnaissance d'une mise en scène **scripturale** du vécu, d'un travail de « composition » (33). Ce dysfonctionnement est en fait une preuve supplémentaire que le fonctionnement complexe des formes temporelles dont j'ai essayé de rendre compte appartient bien à l'appareil sémiolinguistique dont dispose un narrateur « informé » pour représenter, à l'écrit, son vécu, et susciter sinon l'édification, du moins l'intérêt d'un public de lecteurs (34).

(33) On peut parler, comme le fait P. Charaudeau, de « contrats » et de « stratégies » dont use le « sujet communiquant ». Et écrire, comme parler, c'est « faire un double pari : que les contrats seront bien perçus et acceptés par l'interprétant ; que les stratégies produiront l'effet escompté » (P. Charaudeau, *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique (Théorie et pratique)*, Paris, Hachette, 1983, p. 50-51). Avec le phénomène dont il est question ici, la « proposition » contractuelle pourrait bien ne pas entraîner systématiquement « une contrepartie de connivence », s'il faut « [présupposer] que les individus appartenant à un même corps de pratiques sociales soient susceptibles de se mettre d'accord sur les représentations langagières de ces pratiques sociales » (P. Charaudeau, *ouvr. cité*, p. 50).

(34) J'ai fait ailleurs des observations sur l'emploi des temps dans le discours narratif qui ne concernent pas uniquement le récit de vie : H. Boyer, « L'économie des temps verbaux dans le discours narratif », *Travaux de didactique du français langue étrangère* n° 10, 1983 (Montpellier). J'ai repris ici certains développements de cette étude.